

# Flotter

Eliane Cariou



Éliane Cariou

Flotter



© Éliane Cariou, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8220-5

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



*« IL ME FAUT REPARTIR SUR LES FLOTS  
DANS LA SOLITUDE DE LA MER ET DES CIEUX.*

*JE NE DEMANDE QU'UNE CHOSE :  
UN GRAND VOILIER ET UNE ÉTOILE POUR LE GUIDER... »*

*JOHN MASEFIELD – LA FIÈVRE OCÉANE*



Aujourd'hui, 11 mai, j'embarque sur le Royal Clipper à Civitavecchia, le port de Rome.

Le Royal Clipper, c'est le plus beau voilier du monde. Rien que ça. Et ça ne se discute pas. Je suis descendante de marins, je m'y connais. C'est le seul cinq-mâts à voiles carrées du monde, un grand voilier à l'ancienne, cent-trente mètres de long, une centaine de cabines, déco cuivre et acajou, moquettes bleues à motifs jaune d'or. On y voyage dans le temps aussi bien que dans l'espace.

C'est la deuxième fois que j'embarque sur ce navire dans ce port italien. La première, c'était il y a quatre ans. Nathalie, ma fille, m'avait fait un merveilleux cadeau pour mon anniversaire : une croisière avec elle sur ce voilier de rêve. Les îles Pontines, la côte Sud de l'Italie, la pointe de la Sicile, les îles Éoliennes.

Ce fut le plus beau voyage de ma vie. Pourtant j'en ai fait, des voyages. Mais celui-ci avait dépassé tous les autres en magie et en émotion. Il avait été si merveilleux que j'ai eu envie de le refaire cette année, quatre ans après. Seule, cette fois-ci. Nathalie ne pouvait pas m'accompagner, et à part elle je ne voulais personne. C'était notre croisière, je n'imaginais pas la partager avec quelqu'un d'autre.

Partir seule sur le Royal Clipper ne me faisait pas peur. Je savais que je me sentirais chez moi sur ce bateau. L'ambiance y est conviviale, amicale, presque familiale. Il contient deux-cents passagers, on connaît vite tout le monde de vue, et ceux qui sont là ont forcément des points communs. On ne choisit pas ce voilier par hasard plutôt qu'un paquebot. C'est une croisière calme, intimiste, contemplative. Il n'y a pas de flonflons et de tralala, pas de salle de spectacle, pas de boîte de nuit, juste un bar sur le pont, ouvert sur la mer, où on peut danser le soir.

Je me suis inscrite il y a six mois, dès que le programme de l'année est paru. Il ne fallait pas perdre de temps, les places partent comme des petits pains. J'ai réservé une cabine puis, le cœur gonflé de bonheur, j'ai lu et relu le mail de confirmation, émerveillée par ma chance.

Aussitôt, même si le départ avait lieu dans six mois, j'ai commencé à faire la liste des vêtements et des bijoux que j'emporterais. Tenues simples pour la



journée, jolies robes pour dîner et danser le soir. J'avais du temps devant moi pour savourer d'avance ce voyage d'exception, m'y préparer, goûter le plaisir du rêve avant celui de la réalité. La magie d'un voyage commence dès que l'on s'inscrit. Une croisière d'une semaine, c'est six mois de bonheur avant, et des années de bonheur à s'en souvenir après.

Oui mais voilà...



Le malheur m'est tombé dessus en janvier.

Janvier, le mois de la bonne année. « Que l'année nouvelle étincelle, scintille, pétille ! », c'était le message écrit sur une carte que j'avais choisie pour ma déco, une carte représentant un arbre garni de paillettes et de petites pierres brillantes rouges et vertes. Un arbre de vie.

Comme tous les ans, la nuit du 31, j'ai échangé des vœux par sms avec quelques amis, et avec mes enfants, qui réveillaient loin de moi. « Santé, bonheur ». Les vœux, c'est de la poudre de fée qu'on envoie à ceux qu'on aime pour leur porter chance. La vie serait trop dure si on ne croyait pas à la magie.

Trois semaines exactement plus tard, le 21 janvier, Dimitri, mon fils, s'est suicidé.

En une seconde, ma vie s'est effondrée. Un coup de fil que j'entendrais toute ma vie. J'étais en train de mettre la table, j'attendais Dimitri pour dîner. Il était chez moi pour la semaine, il m'avait quittée le matin pour aller au travail. Il était presque 21h, je guettais le bruit de sa clé dans la serrure. J'avais hâte qu'il arrive, j'aimais nos soirées ensemble. Le hachis parmentier maison chauffait dans le four. Ça embaumait tout l'appartement.

Le téléphone a vibré, et...

Au bout du fil, Marie, ma belle-fille. Elle vivait à Montauban près de ses parents, Dimitri travaillait à Marseille et faisait la navette. J'ai pensé qu'elle cherchait Dimitri, il ne répondait sans doute pas sur son portable et elle passait par moi pour le joindre. Je m'apprêtais à lui dire « Il n'est pas encore arrivé, je l'attends d'une minute à l'autre ». Mais elle m'a posé une question étrange.

— Tu es chez toi ?

— Oui, pourquoi ?

— Tes voisins sont là ?

À cette seconde, un froid glacial m'a envahie. Mes voisins... Pourquoi mes voisins ? Ce qu'elle avait à me dire était trop dur, il ne fallait pas que je sois seule... « Je te passe mon père », a murmuré Marie. « Éliane, va chez tes voisins,



a dit Michel, son père, va chez tes voisins », il l'a dit deux fois, je m'en souviens. Je savais déjà ce qu'il allait m'annoncer, j'étais horrifiée au sens propre, saisie par l'horreur. J'ai traversé le palier, sonné chez mes voisins, téléphone à l'oreille. Je me suis jetée sur le canapé, j'ai haleté « Éteignez la télé, s'il vous plaît, éteignez la télé ! ».

J'aurais voulu ne pas savoir, mais je savais déjà. J'ai balbutié « Voilà, Michel, tu peux y aller ». Et il m'a dit.

Ma vie a explosé à ce moment-là.

Comme les tours de Manhattan le matin du 11 septembre 2001. Jusque-là, elles étaient droites, solides, debout depuis des dizaines d'années. Elles se détachaient sur le ciel de New-York. Et d'un seul coup, plus rien. Enfin, si : un tas de ruines par terre. Un tas de ruines, un nuage de poussière, des cris, des pleurs. Une incrédulité, non, ça n'est pas possible, my God, my God !

En ce mois de janvier 2019, Notre-Dame de Paris était encore entière et solide, personne ne pensait qu'elle serait détruite trois mois plus tard. On n'imagine pas ça. On ne sent pas le danger. On connaît les fragilités de la vie, des êtres humains, des objets, des monuments, on sait que rien n'est indestructible. Mais on croit que les risques sont maîtrisés, que tout est sous contrôle. On n'anticipe pas l'inconcevable.

Les tours jumelles ont été détruites par des terroristes, Notre-Dame de Paris par un incendie. Moi, par mon fils. Mon enfant. Mon Dimi, si doux et si gentil. Il a commis un attentat, un attentat contre lui-même, entraînant ceux qu'il aimait dans la déflagration.

Pourquoi ?

Un attentat est toujours dicté par la haine. L'assassin prend pour cible ce qu'il déteste. Ici, sa cible, c'était lui. Donc il se détestait.

Pourquoi ?

Il était scientifique de haut niveau, sismologue, directeur de recherche au CNRS. Passionné par son métier, qui n'était pas vraiment un métier mais plutôt un mode de fonctionnement, un rapport au monde, un besoin de le comprendre et de l'expliquer.



Il était grand et beau, un mètre quatre-vingt-onze, musclé, bien bâti. Des yeux verts. J'aimais ses yeux, son regard. J'aurais dû lui dire davantage que je le trouvais beau. Je n'osais pas, parce qu'il m'avait dit un jour qu'il avait souffert dans son enfance que tout le monde s'extasie sur son air angélique et ses cheveux blonds bouclés, on aurait dit le Petit Prince de Saint-Exupéry. Il avait eu l'impression qu'on ne s'intéressait à lui que pour son physique. Je me souviens de ce que j'avais répondu.

— Dire qu'un enfant est beau, mon chéri, ça ne veut pas dire qu'il n'est que ça ! Il peut aussi être gentil, intelligent, souriant, mignon, adorable... On peut être beau mais *pas que beau* (de croisière, ah, ah, ah !).

Mon jeu de mots ne l'avait pas fait rire...

Quelles raisons pouvait-il avoir de se détester ?

Et sa vie ? Est-ce qu'il pouvait la détester ?

Une femme, deux magnifiques petites filles jumelles de trois ans. Une mère qui l'aimait passionnément : moi. L'amour maternel n'est pas toujours un amour-passion, mais pour moi oui. Un père et une sœur qui l'aimaient, une belle-famille qui l'aimait, tout le monde l'aimait.

Au labo, une équipe avec laquelle il s'entendait bien, en particulier Vadim, le chercheur avec lequel il travaillait en binôme dans une harmonie totale. Vadim, son « poisson-pilote », comme il disait parfois. Il y avait une complémentarité parfaite entre eux. Une confiance partagée.

Qu'y avait-il de haïssable dans cette vie ?

Pourtant, pour arrêter sa vie, pour la massacrer, il faut la détester. Sinon, on s'y accroche. On la protège. On accepte ses imperfections et ses contrariétés, parce qu'il y en a toujours. La perfection n'est pas la vie. Quand on aime quelqu'un, c'est la même chose : on le prend comme il est, avec ses défauts. On ne le tue pas parce qu'il n'est pas cent pour cent conforme à ce que l'on voudrait.

Alors, qu'est-ce qu'il a détesté ?

Lui-même ?

Sa vie ?



Ou la vie ?